et autant de blanc usiné. Prenez ce bain, et n'y restez pas trop long-temps.

Bains de vapeurs. Si c'est un bain partiel que l'on veut prendre, on a un vase de la forme la plus convenable pour l'appliquer à la partie malade. Ce vase contient la substance dont on veut recevoir la vapeur ; c'est ainsi qu'on prend des demi-bains de vapeurs émollientes sur une chaise percée. On s'entoure de linges pour ne pas laisser dissiper la vapeur par quelque ouverture. Si ce sont des bains entiers, il faut avoir une baignoire couverte qui ne laisse passer que la tête. Cela est surtout nécessaire dans les bains dont la vapeur est nuisible.

Bains de beauté. Prenez deux livres d'orge mondée, une livre de lupin pulvérisé, huit livres de son, et dix poignées de bourrache et de violier ; faites bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau de rivière, et passez la liqueur par un tamis. Ce bain est parfait pour nettoyer et adoucir la peau.

DISCOURS SUR L'AGRICULTURE.—M. W. W. Fyfe a continué ses lectures normales, dans la salle de la Société Normale, le 14 de ce mois, en traitant des fonctions des plantes. Il a défendu la tentative dans laquelle il s'est engagé de chercher à répandre au moyen des écoles communes la connaissance des vérités et des principes de l'Agriculture parmi la masse générale de la population. Ayant décrit la structure de la *semence*, et les maladies auxquelles elle est sujette, ainsi que les remèdes à apporter à ces maladies, M. Fyfe a fait voir en s'étendant sur les propriétés caractéristiques des différentes variétés de blé, et décrivant minutieusement trente grains des variétés de blé blanc, et douze de blé rouge, ce qu'on pourrait faire pour donner aux élèves des Institutions Agricoles cette sorte de connaissance, importante, mais jusqu'ici négligée. Pour cette fin et autres semblables, il a suggéré l'a propos de former pour chaque école un musée, ou une petite collection de semences, etc., et de familiariser, par ce moyen les élèves avec les meilleures formes des grains ou graines, etc. Il a alors discuté successivement les différentes conditions exigées pour la germination, savoir, l'humidité, la chaleur, l'action de l'oxygène et l'exclusion de la lumière, et les différentes opérations auxquelles elles donnent lieu, expliquant en même temps, les formes et le contenu, ou la composition, des semences, et le développement de leur radicules et de leurs

plumules, appuyant dans tout son discours sur le sujet de la germination, parce qu'après que les productions de la ferme ont passé au-delà ce de procédé primitif et critique, le travail de l'agriculteur est plus qu'à moitié fait ; et dans la persuasion qu'un des principaux points de l'enseignement scientifique doit être de faire voir de quelle manière il faut surveiller les procédés naturels que la plante a à subir, à ce premier degré de sa croissance.

LE BUCHERON DEVENU ARTISTE.—Vers le milieu du siècle dernier, un jour que la famille d'un riche Anglais, nommé Milford, réunie dans une même salle, s'amusa à dessiner, on frappa rudement à la porte, et on entra sans façon. C'était un jeune rustre ayant le costume de bucheron, qui, ne connaissant pas les étres de la maison, avait pris l'appartement pour la cuisine.

L'air étonné et honteux du bucheron, ses manières gauches, ses excuses embarrassées, donnèrent aux petits espiègles l'idée de s'égarer à ses dépens. Quoique la moquerie soit, dans tous les cas, défendue par la charité, les enfans de M. Milford, n'étant en ce moment surveillés par personne, crurent pouvoir donner carrière à la malicieuse humeur. Aussitôt, on entoure le rustre, on lie conversation avec lui, on l'accable de questions, on lui demande s'il voudrait bien aussi apprendre à dessiner. Sur sa réponse affirmative, on lui met un porte-crayon à la main, et on l'invite en riant à copier un dessin très-difficile. Notre bucheron prend la chose au sérieux et ne recule point. Il prend toutes ses dimensions avec intelligence, et parvient, malgré son inexpérience, à exécuter le dessin avec une précision qui changea bientôt la face de la scène. Les éclats de rire, les mauvaises plaisanteries avaient cessé ; l'admiration avait fait place à la moquerie. Quand M. Milford fut instruit de cette particularité, quand il eut vu le coup d'essai du dessinateur improvisé, il fut si charmé de ses heureuses dispositions, qu'il lui fit quitter la cognée pour le crayon, et l'envoya à Londres, où il devint le plus habile élève de Bartozzi.

Ce bucheron, devenu artiste d'une manière si étrange, est John Keyse Sherwin, habile dessinateur, mort en 1790, et dont les dessins ont un grand prix pour les connaisseurs.

Ainsi que les oiseaux, au retour des frimats, Délaissent, à l'envi, les côtes et les plaines, Les prétendus amis, si vous avez des peines, Loin de les partager, s'éloignent à grands pas